

**TESTAMENT
D'UN JOYEUX DÉPRESSIF**

JONATHAN BECK

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 0

Beaucoup de chemins mènent à la réussite, mais un seul mène inmanquablement à l'échec ; celui qui consiste à vouloir plaire à tout le monde.

Benjamin Franklin

J'ai reçu un SMS : faut qu'on parle... Ce genre de message accentué de points de suspension ne présage jamais rien de bon, en général. Dans ces moments, notre cœur ne fait qu'un bond et on s'imagine le pire. Je savais qu'on traversait une passe difficile ces derniers temps, mais on avait toujours su franchir les épreuves. On en sortait même plus fort à chaque fois.

Vers 20 heures, elle est rentrée. Elle a posé son sac à main, a retiré sa veste qu'elle a ensuite accrochée à un cintre dans le placard de l'entrée. Puis, elle est venue vers moi. J'étais assis dans le canapé à l'attendre, un verre de Coca à la main. Je lui ai fait un peu de place. Un long silence s'est installé entre nous. Notre divan devenait presque trop petit et trop étouffant pour nous trois.

Elle a baissé la tête un moment, puis a pris ma main avant de me dire d'une voix tremblante : « c'est plus comme avant entre nous... ». Elle aurait pu dire tout ce qu'elle voulait, qu'elle avait envie de se marier, d'avoir un enfant, de prendre un appartement plus grand ou même vouloir adopter un petit chat, mais non, tout ce qu'elle a su dire, ce sont ces six mots qui résonnent toujours dans ma tête.

Certaines histoires ne durent qu'une nuit, d'autres durent trois ou cinq ans et parfois elles durent toute une vie. Toutes ces histoires réussies n'ont qu'un facteur en commun, notre volonté à vouloir les faire vivre et perdurer.

Puis, on s'étonne que nos parents restent ensemble toute leur vie. Ce n'est pas par soumission ou par abnégation. C'est tout simplement qu'ils entretiennent leur flamme. Nous, on baisse les bras au moindre frémissement du brasier. Avant, l'amour c'était un CDI à temps complet, aujourd'hui c'est de l'intérim à temps partiel.

– Je t'en fais voir de toutes les couleurs, tu mérites quelqu'un de mieux. Je ne t'aime plus.

Comme la femme peut être cruelle par moment. Je suis resté bouche bée pendant 120 secondes. À la cent vingt et unième seconde, je lui ai répondu, abasourdi et sous le choc :

– Mais qu'est-ce que t'en sais de ce qui est bon pour moi ? Moi je n'ai que toi. Moi je n'aime que toi. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, dis-moi ? Quelle est mon erreur ?

– Tu es trop bien justement. Tu es une bonne personne Jean. Mais on ne s'engueule jamais et c'est tout le temps la même routine ! Je pourrais te dire exactement où on sera dans

quinze jours ! Y'a plus de magie, y'a plus rien. C'est mieux comme ça, crois-moi...

Les rencontres se font sur Internet, mais les ruptures, elles, sont bien réelles. Comme les autres j'ai fini à la casse, remplacé, dépassé, cette foutue loi du marché. Le disque dur a été formaté, toutes ces années à jamais oublié. Mon dossier dans ses images a été renommé et devant sa porte le firewall ne me laisse plus entrer. De nos jours, on se lasse vite des choses, foutu matérialisme ! Même si on pense que la version précédente était meilleure, on n'en veut plus. J'ai l'allure d'un vieux PC. Pauvre con.

Aujourd'hui, ma copine est morte ou hier peut-être. Mon ex-copine venait de naître à cet instant. Elle avait pris sa place dans ma tête.

CHAPITRE 1

La dépression est porteuse de sens qu'il faut savoir décoder.

Serge Tracy

Hier je suis né, demain je serai mort. Entre deux, il s'est passé une succession de secondes, un peu plus de 2'838'240'000, si vous avez eu la « chance » de vivre jusqu'à vos 90 ans. Je n'aurai pas ce luxe, mais je vais essayer de vous conter mon histoire avant de tirer ma révérence.

Aujourd'hui, je suis à un moment de ma vie où tout n'est que stagnation et quand cela arrive, on se pose des questions, tout un tas même.

J'ai 25 ans, soit un quart de siècle, et je n'ai rien fait de mémorable jusqu'à maintenant. Je n'ai pas connu la guerre, je n'ai pas marché sur la Lune, je n'ai pas créé de réseau social bleu, je n'ai pas gagné la Coupe du Monde, je n'ai pas été maltraité pendant mon enfance, je n'ai pas survécu à un tsunami, je n'ai pas fait de débats parlementaires toute une nuit à la télé, je n'ai jamais été en tête du Top 50, je n'ai pas

rassemblé des millions de Français avec mes idées, je n'ai pas été jugé pour crime de guerre ou génocide, mais moi aussi j'aimerais marquer mon histoire, comme des milliards d'êtres humains tout aussi banals que moi.

Mais voilà, je n'ai envie de rien. Depuis que j'ai quitté, il y a un mois, l'appartement beauvaisien où je vivais avec Eloïse, ma cop..., pardon, mon ex-copine, je ne fais rien. Je cherche du travail depuis des mois, mais il n'y a rien ici. On recherche davantage d'agriculteurs ou de bouchers que de publicitaires. Je suis retourné chez mes parents. Ma chambre d'adolescent me rabaisse et me dit qu'à 25 ans j'ai raté ma vie.

La vie me dégoûte au plus haut point et je n'ai plus rien à apprendre d'elle. Je vois celle-ci comme une pute avec laquelle j'ai tout testé et qui ne m'apporte plus aucun plaisir. Elle ne m'excite plus comme à l'adolescence. Je ne bande plus pour elle. Je vis une relation platonique avec moi-même.

Quand les psychotiques, ce viagra de la vie, ne sont qu'un feu d'artifice retardant l'extinction inévitable de ton feu intérieur, as-tu un autre choix que te mettre la corde au cou ? À quoi bon continuer, si c'est pour avoir une existence digne d'un zombie à la Robert Kirkman ?

Nous ne sommes rien, rien du tout. Rien d'autre qu'une simple chose insignifiante, un grain de sable dans l'espace-temps et l'immensité des galaxies. Tous nos faits et gestes sont contrôlés comme dans un jeu vidéo, vous croyez avoir le contrôle sur vos vies, mais vous faites exactement comme tout le monde. Vous apprenez à parler et avec ça vous commencez à débiter vos premières conneries. Comme tout

le monde, vous faites les mêmes gestes et avez les mêmes mimiques. Vous criez, parlez, bougez, apprenez, bossez, mangez, buvez, chiez, draguez, dansez, baisez, chialez, donnez, recevez et respirez comme vos aïeux et les aïeux de vos aïeux. Et le pire, c'est que vous vous sentez supérieur à eux. Quelle naïveté !

Tic. Tac. Tic. Tac. Cette saloperie d'horloge me rappelle le temps qui fuit, ma stagnation, mon ennui. Elle me fait dire des choses que je n'ai pas envie d'entendre, des silences qui viennent hurler à mes oreilles. Je suis là à ne rien faire, à gaspiller de précieuses heures de ma vie dans un quotidien infernal où il faut gagner sa vie en allant s'enfermer huit heures par jour dans un bureau nauséabond aux murs grisâtres, le tout éclairé par des lampes halogènes simulant aussi bien la lumière du jour qu'une Rolex venue d'Asie pourrait incarner le luxe helvétique.

J'ai l'impression que le monde bouge et que moi je reste sur place. Comme si tout le monde s'amusait dehors. J'ai cette sensation d'être un enfant puni de récréation, car il a fait une bêtise. Je les entends s'amuser, je les imagine jouer avec le ballon, à se courir après pour je ne sais quel motif. Moi, je suis là, puni pour ma bêtise. Même si dans mon cas j'ignore ma bêtise. Suis-je bête pour autant ?

Oh mon Dieu, l'ennui profond. Allongé sur mon lit, j'arrive à sentir la rotation terrestre tellement je suis stoïque et passif. Si je reste ici à ne rien faire, j'ai peur qu'on finisse par me confondre avec le mobilier, que je devienne une vulgaire commode, parfois importante, mais toujours dispensable et totalement remplaçable.

J'ai tout essayé ! Je n'arrive pas à occuper mon esprit. Je pense à mille choses à l'heure, j'envie toutes ces personnes qui courent autour du monde, ces globe-trotters prenant leurs jambes à leur cou, pendant que moi je suis à l'arrêt.

Pas au terminus, du moins je l'espère, juste à l'arrêt. Et j'ignore totalement comment refaire partir les machines. Je cogite comme un ingénieur, mais je suis impuissant. Impuissant face à l'environnement qui m'entoure. Et je sais que chaque minute passée à l'arrêt est une minute de perdue. Pour moi les minutes ne sont pas des heures, ce sont des siècles. L'immortalité a, à mes yeux, un goût amer. C'est un fléau que je m'efforce de combattre, mais j'ai la sensation d'avoir une épée en bois face à un géant de braise.

Quand on n'a pas le temps, on aimerait en avoir. Et quand on a plus que le temps, on aimerait le tuer. Le sadisme de la vie. Je perçois le quadrillage de ma fenêtre comme les barreaux d'une prison virtuelle.

Je passe mes journées à traîner en ville, à l'affût du moindre poste ayant un rapport de près ou de loin avec l'univers de la publicité. Quand je rentre, j'écoute mes parents rabâcher toujours les mêmes conneries. Je comprendrais presque Eloïse maintenant. Elle me manque d'ailleurs. Tout ici me ramène à elle.

Je fais tout le temps les mêmes choses, j'ai l'impression de vivre dans un remake de ma propre vie.

Cuigy-en-Bray, petit village gaulois perdu dans les vallées verdoyantes du Pays de Bray. Cette petite commune de mille âmes n'avait pas changé en 25 ans. Comme si ce

village était intemporel, comme une peinture à l'huile de Monet. Les chemins, les rues calmes et les bosquets étaient figés comme pour prendre la pose. Et le clocher de l'église en brique rouge contemplait avec effroi tous les acteurs de ce monde de poésie. Dans ces petits villages, tout le monde se connaît, mais personne ne se parle. Cela effraierait plus d'un sociologue.

On a tous un Cuigy-en-Bray en nous. Pour Victor Hugo c'était Besançon, pour Jules Vernes c'était Amiens et pour moi c'était perdu d'avance. Mais en y réfléchissant bien, ça faisait quand même du bien de se « ressourcer » un peu, là où j'ai grandi. C'est donc dans ce village que tout a commencé.

Une mère française, un père allemand. Je suis le fruit d'une union représentant le symbole suprême de l'amour d'après-guerre. J'ai survécu à mon enfance, aux soirées arrangées de mon père et de ses frères où les volutes de fumée de cigarette flottaient dans le salon. Je m'endormais souvent sur le canapé avec tout ce brouhaha en bruit de fond. Les bruits des verres, des voix enivrées et des rires à 9% vol. m'emmenaient dans les bras de Morphée. D'un père alcoolique, je n'ai retenu qu'une chose, sa volonté à vouloir se sevrer. D'une mère sobre, je n'ai retenu qu'une chose, l'ennui profond d'une vie saine.

J'ai passé le reste de mon enfance et de mon adolescence loin de tout cela, dans le droit chemin. Avec la puberté et les premières fêtes entre ados, les premières bouteilles ont fait leur apparition en même temps que les poils et le regard que l'on porte sur le sexe opposé. Nous étions à l'âge où les jeux d'enfants ne nous amusaient plus. On voulait jouer aux jeux d'adultes. Comme des grands, on se mettait à boire et à

parler de sexe. Quand on allait trop loin, ça finissait comme pour les adultes : au lit, en bagarre ou devant le juge.

Quand on a quatorze ans, on a qu'une seule envie : avoir son premier diplôme ? Bien essayé ! Non, un adolescent de quatorze ans ne pense qu'à une seule chose : papillonner pour pouvoir butiner et déflorer. Nous rêvions de ce moment depuis des années. Des années pour remuer 5 minutes maladroitement en missionnaire. 5 minutes qui se transformeront en 30 lorsque l'on ira raconter tout cela fièrement à ses amis puceaux.

À cette époque, j'avais deux passions : les filles et la télévision. Alors, imaginez-moi un samedi soir devant la télé sur Canal... J'ai toujours aimé la télévision et les dessous de celle-ci. Ayant grandi avec Culture Pub, je voulais moi aussi un jour jouer avec les couleurs, les émotions, raconter des histoires et écrire des films de 30 secondes. Dans les années 90, on osait encore oser. J'ai toujours su que j'en ferai mon métier.